

40.  
1166

LES PETITES

# BIOGRAPHIES.

Comédie-Vaudeville en un acte,

DE MM. BRAZIER, GABRIEL ET DUMERSAN,

Représenté pour la première fois à Paris sur le Théâtre  
des Variétés, le 29 août 1826.

Y aura-t-il aussi la Biographie des Frotteurs?...  
SCÈNE DERNIÈRE.



Paris,

SANSON, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL,  
GALERIE DE BOIS, N° 250.

1826.

---

## PERSONNAGES.

---

M. LEFRANC, négociant.	M. CAZOT.
Madame LEFRANC, sa femme.	M <sup>me</sup> FERVILLE.
DELORME, docteur en médecine.	M. BOSQUIER-GAUDAUD.
CÉLESTE, fille de Lefranc.	M <sup>lle</sup> LAIGNELET.
CLAIRVILLE, jeune avocat.	M. VICTOR.
HONORINE, femme de chambre.	M <sup>lle</sup> CAROLINE-MELVAL.
CLAUDE, frotteur de la maison.	M. VERNET.
M. COLIN, maître de musique.	M. LÉOPOLD.
UN MARCHAND.	M. CHARLES.
UNE LINGÈRE.	M <sup>lle</sup> SOPHIE.
UN DOMESTIQUE.	M. GEORGES.

La scène est à Paris, chez M. Lefranc.



(Cette pièce a été imprimée in-32, et fait collection avec le *Répertoire dramatique en miniature.*)



# PETITES BIOGRAPHIES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

---

*Le Théâtre représente un joli salon.*

## SCÈNE I.

HONORINE, UN MARCHAND, UNE LINGÈRE  
(*portant différens objets.*)

HONORINE.

ENTREZ, entrez, on est toujours bien venu chez les femmes quand on apporte des robes et des chapeaux.... Posez cela... Mon dieu, que c'est joli les apprêts d'une noce!.... Que mademoiselle Céleste va être belle avec tout cela.... Son prétendu est si généreux!.... Ce n'est pourtant qu'un avocat; eh bien, il fait les choses comme un agent de change. (*au marchand.*) Qu'est-ce que c'est que ces paquets?

LE MARCHAND.

C'est le trousseau complet que madame Lefranc a commandé chez nous.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE (*avec une corbeille*).

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Honorine, voici la corbeille que M. Clairville envoie; il ne va pas tarder lui-même à venir présenter ses hommages à sa belle prétendue.

HONORINE.

C'est bien, M. François.

LA LINGÈRE.

Je vous répons que la mariée sera contente, c'est moi qui ai arrangé la corbeille: ce n'est pas pour me vanter, mais

elle viendrait de chez mademoiselle Lebœuf qu'elle ne serait pas mieux.

HONORINE.

Je le sais, votre magasin a très-bonne réputation. Adieu, monsieur et madame.

( *Le marchand et la lingère sortent* ).

### SCÈNE III.

HONORINE, CLAUDE.

CLAUDE ( *se montrant à la porte* ).

Tiens, tout ce monde qui sort!..... Peut-on entrer mam'zelle Honorine ?

HONORINE.

Pourquoi pas, M. Claude ?

CLAUDE.

Que q'c'est que toute cette société-là ?

HONORINE.

Ce sont les marchands qui ont apporté les présens de noce.

CLAUDE.

Ah ! dieu, en v'la-ti ! des robes, des chapeaux, et une corbeille !..... J'apporte aussi queuq'chose, moi.

HONORINE.

Bah ! encore un cadeau !

CLAUDE.

Non, c'est les journaux de M. Lefranc et les petites brochures nouvelles que son libraire lui envoie..... En pleut-il de ces petites machines-là ! Je lui en apporte tous les jours un paquet.....

HONORINE.

Ah ! ce n'est pas si intéressant que les parures de Mademoiselle.

CLAUDE.

Pour vous autres femmes, je ne dis pas ; mais pour nous autres hommes, surtout quand nous savons lire..... Tenez, moi, mam'zelle Honorine, je suis fils du portier de la maison, n'est-ce pas ? et frotteur..... parce qu'il faut avoir un état dans les mains..... Je dis dans les mains, c'est-à-dire..... mais on ne frotte pas toute la journée. Eh ! bien, quand mon ouvrage est finie, je lis, je dévore la lecture, ça développe un jeune homme, et puis ça lui forme l'esprit et la langue, ça lui apprend z'à parler.

HONORINE.

Ça se voit , M. Claude.

CLAUDE.

Et un jeune homme qui sait parler, mam'zelle, n'est pas embarrassé auprès des femmes ; il peut risquer une déclaration.

HONORINE.

C'est vrai , M. Claude.

CLAUDE.

Je parie que ce qui a fait que M. Clairville a plu à mademoiselle Céleste, c'est son éloquence, un avocat ! Dieu, j'aurais-ti voulu être avocat !.... par exemple j'aurais fait comme M. Clairville, qui a une jolie réputation de talent, de probité, de tout... J'aurais défendu tous les innocens, j'aurais plaidé gratis pour tous les pauvres, je n'aurais jamais reçu l'argent d'un malhonnête homme ou d'un coquin, pour mentir aux juges en représentant un loup comme un mouton et du noir pour du blanc.

HONORINE.

Si M. Clairville n'avait pas eu une aussi bonne réputation, il ne serait jamais entré dans la famille de monsieur et madame Lefranc, des négocians si estimés, des gens si respectables !

CLAUDE.

Alors, mademoiselle Honorine, vous devez être bien aimée ici.... On vous mariera, on vous dotera. Jolie comme vous êtes, vous avez déjà dû avoir bien des amoureux.

HONORINE (*soupirant*).

J'avais un prétendu, un joli garçon, gai, spirituel, le valet de chambre de Monsieur....

CLAUDE.

Ce mauvais sujet qu'on a renvoyé il y a quinze jours ?

HONORINE.

Oui, M. Saint-Jean ; il était bien aimable.

CLAUDE.

Je lui trouvais un air sournois.

HONORINE.

Et il écrivait ! J'ai de ses lettres..... c'est un bien joli style.... allez.

CLAUDE.

Ah ! oui, ça f'sait un joli cadet.

AIR de Céline.

Au lieu d'répondre au coup d'sonnette  
Il lisait d'la prose et des vers,  
Y j'tait de côté la serviette  
Pour écrire à tort, à travers;  
Y f'sait des châteaux en Espagne,  
Commi' font tant d'petits beaux esprits;  
Enfin il battait la campagne  
Au lieu de battre les habits. (bis.)

HONORINE.

Allons, allons, il avait de l'esprit.

CLAUDE,

Ah! mam'zelle Honorine, je ne suis qu'une bête, mais si  
je pouvais vous le faire oublier.....

HONORINE,

Comment?

CLAUDE.

Puisque vous aimez les lettres, je vais apprendre à écrire....

HONORINE.

Allez donc porter à Monsieur ses journaux et ses brochures;  
je suis sûre qu'il s'impatiente de ne pas les avoir.

CLAUDE.

Regardez donc ces petits livres, c'est comme des ar-  
monas.

HONORINE.

Sans doute, c'est la mode.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Autrefois on faisait des livres  
Qui pesaient deux ou trois cents livres;  
On appelait ça des in-folios,  
Comme c'était lourd, comme c'était gros.  
Dans la novell' littérature  
On fait des livr's en miniature;  
Mais on dit qu' c'est la quantité  
Qui remplace la qualité. (bis.)

CLAUDE.

Je vas porter mon paquet là dedans. (*Il sort*).

HONORINE.

Voilà madame et mademoiselle.

SCÈNE IV.

MADAME LEFRANC, CÉLESTE, HONORINE.

HONORINE.

Voyez donc, madame, tout ce que vient d'envoyer M. Clairville.

MADAME LEFRANC.

Il n'est pas venu lui-même?

HONORINE.

Madame, il ne va pas tarder.

CÉLESTE.

C'est tous les jours quelque surprise nouvelle.

HONORINE.

Mais, mademoiselle, est-ce que vous n'êtes pas pressée de voir comment M. Clairville a fait les choses? Je suis sûre que cette corbeille est composée à ravir.

CÉLESTE.

Que tu es curieuse, Honorine.

HONORINE.

Le voici lui-même (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MADAME LEFRANC, CÉLESTE, CLAIRVILLE.

MADAME LEFRANC (*gaiement*).

Venez, venez, monsieur l'amoureux, que l'on vous gronde!

CLAIRVILLE.

Qu'ai-je fait mesdames, qui puisse vous fâcher? le peu que j'ai osé vous offrir vous déplairait-il?

MADAME LEFRANC.

Au contraire, vous avez trop fait.

CLAIRVILLE.

Ma chère Céleste, prenez ma défense.

CÉLESTE.

Non, monsieur, croyez-vous que vous ayez besoin de tout cela pour vous faire aimer.

CLAIRVILLE.

Que vos reproches sont aimables et que j'ai d'obligation à ce bon docteur d'avoir bien voulu me présenter à M. Lefranc et de s'être intéressé à mon union avec l'aimable Céleste.

MADAME LEFRANC.

C'est nous qui sommes obligés au docteur, nous avons toute confiance en lui ; il est si gai, si bon.... Plusieurs partis s'étaient proposés pour ma fille, mais j'avoue que mon mari et moi préférons à une grande fortune une réputation intacte, mon mari surtout est là-dessus d'une délicatesse qui va jusqu'à la susceptibilité.

CÉLESTE.

Si vous saviez, Clairville, comme mon père parlait encore de vous hier.... Tenez le voilà qui vient ; vous allez voir combien il vous aime et vous estime.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. LEFRANC (*il entre d'un air inquiet et cherche à se composer en voyant Clairville.*)

CÉLESTE.

Viens donc, mon papa ; il ne manquait plus que toi ici.

LEFRANC.

Bonjour ma fille (*il la baise au front*). Bonjour ma bonne amie (*il tend la main à sa femme*). J'aime à me trouver le matin en famille.

CLAIRVILLE (*avec empressement.*)

Vous voyez quelqu'un à qui il tarde d'en faire partie.

LEFRANC (*d'un air sérieux.*)

Monsieur Clairville, vous savez que c'était aussi mon désir.

CLAIRVILLE.

Il ne tardera pas à s'accomplir, j'espère.

MADAME LEFRANC.

C'est ce soir, je crois, que nous signerons le contrat.

CÉLESTE.

Ah ! mon papa, on m'a dit que les cadeaux de noce se font le jour qu'on signe le contrat.

LEFRANC.

Eh bien ?

CÉLESTE.

Eh bien ! est-ce que tu ne vois pas ces robes, cette corbeille.

LEFRANC.

Vous vous êtes bien pressé, M. Clairville... Mais les amoureux sont comme cela ; (*à part.*) comment entrer en explication.

MADAME LEFRANC.

Mais mon ami qu'as-tu donc ? tu me sembles soucieux, inquiet.



LEFRANC.

En effet j'ai appris quelque chose.

CÉLESTE.

Dis-nous ce que c'est.

LEFRANC.

Non, dans un autre moment,

CÉLESTE.

Si ce n'est pas quelque chose d'agréable n'en parle pas aujourd'hui.

CLAIRVILLE.

Ne parlons que du bonheur qui nous attend.

LEFRANC (*avec intention*)

Il y tant de choses qui contrarient les plus doux projets.

MADAME LEFRANC.

Ah ça, mon ami, je ne te reconnais pas, toi qui es ordinairement si gai, tu nous parles là par sentence.

LEFRANC (*se faisant violence.*)

Allons, allons, j'ai tort : eh ! bien donc à ce soir, n'as-tu pas invité quelques personnes ?

MADAME LEFRANC.

Nos parents, nos amis.

CÉLESTE.

Je dois jouer une sonate à quatre mains avec mon maître de musique.

MADAME LEFRANC.

Ah ! mon Dieu ! à propos... Non, non, ma fille vous ne jouerez pas cette sonate.

CÉLESTE.

Pourquoi donc maman ?

MADAME LEFRANC.

Nous parlerons de tout cela dans un autre moment.

Air de *Picaros et Diègo.*

A ce soir donc nous vous dirons le reste,

CLAIRVILLE.

Oui, c'est ici que le bonheur m'attend.

LEFRANC. (*à part.*)

Que de chagrin pour ma pauvre Céleste !

CÉLESTE.

Je n'eus jamais le cœur aussi content. (*bis.*)

CLAIRVILLE.

Vite au palais il faut me rendre,

Il faut que je quitte ces lieux

Pour défendre des malheureux.

CÉLESTE.

Ne les faites pas trop attendre.

*Reprise.*

A ce soir donc, etc.

SCÈNE VII.

LEFRANC, MADAME LEFRANC.

MADAME LEFRANC.

Comme vous avez été froid avec ce pauvre Clairville.

LEFRANC.

J'avais pour cela de fortes raisons.

MADAME LEFRANC.

Avez-vous appris quelque chose ?

LEFRANC.

Quand il s'agit d'établir sa fille...

MADAME LEFRANC.

Que voulez-vous dire ?

LEFRANC.

*Air : Et du devoir de la chevalerie.*

Heureux époux, bon père de famille,  
Rien n'a trahi mes tendres sentimens :  
Pour amasser une dot à ma fille,  
Avec honneur j'ai travaillé trente ans :  
Quand mon enfant subit la loi commune,  
Certaine voix me dit au fond du cœur :  
Que ce n'est rien d'assurer sa fortune,  
Si je n'assure avant tout son bonheur. (bis.)

MADAME LEFRANC.

Auriez-vous des reproches à faire à Clairville ? Vous en aurait-on dit du mal ?

LEFRANC.

A mon âge, avec mon expérience, je ne croirais pas à des propos dictés par l'envie, la médisance ; mais...

MADAME LEFRANC.

Vous aurait-on prévenu en secret ?

LEFRANC.

En secret... en secret... Ma bonne amie, le sort de ma fille m'inquiète beaucoup.

MADAME LEFRANC.

Comment ! il serait possible que Clairville...

LEFRANC (*avec douleur.*)

Il est déshonoré !

MADAME LEFRANC.

Déshonoré !

LEFRANC.

Publiquement. Ce Clairville si bon, si rangé en apparence, est un jouenr.

MADAME LEFRANC.

Que dites vous ?

LEFRANC.

La vérité.

MADAME LEFRANC.

Ma pauvre fille !

LEFRANC.

*Air du vaudeville de Turenne.*

On peut passer, je le confesse,  
Quelques défauts aux jeunes gens,  
De la dépense, une maîtresse :  
N'avons-nous pas eu tous vingt ans ?  
On devient sage avec le temps.  
Mais quand de l'or la soif nous accompagne  
Dans maint tripot à l'avarice ouvert,  
On est ruiné quand on perd,  
Et déshonoré quand on gagne. (bis.)

MADAME LEFRANC.

Vous me faites frémir !....

LEFRANC. (*lui donnant une petite Biographie.*)

Si vous en doutez, lisez.

MADAME LEFRANC.

Voyons (*elle lit*) : Biographie des avocats.

LEFRANC.

Lisez, lisez.

MADAME LEFRANC (*cherchant*).

Clairville.... « Ce jeune avocat, qui annonce d'heureuses  
» dispositions, a déjà plaidé plusieurs causes avec succès ; il  
» pourrait obtenir un jour de la célébrité, si la passion du jeu  
» ne le détournait de ses études. Ce jeune protégé de Thémis  
» a perdu dernièrement mille écus d'un seul coup d'écarté :  
» il faudra qu'il gagne bien des causes pour mettre de l'é-  
» quilibre dans la balance. »

LEFRANC.

Eh bien ?

MADAME LEFRANC.

J'ai aussi une confidence à vous faire. Il faut congédier sur-  
le-champ le maître de musique de notre fille. Lisez, et vous  
verrez à quels dangers les malheureux parens sont exposés.  
(*Elle lui donne une petite Biographie.*)

LEFRANC (*lisant*).

« Biographie des Musiciens.... Colin, professeur de mu-  
» sique. Ce Colin est, dit-on, plus adroit à séduire ses écolières  
» qu'à leur apprendre à chanter juste.... Dernièrement il  
» accompagnait une leçon de chant de propos qui n'étaient

» pas en harmonie avec les mœurs....» (*Avec colère*) Nous n'avons pas une minute à perdre, il faut rompre le mariage le plus déceimment possible, et chasser de chez nous ce professeur qui, sous une apparence de bonhommie, cache des sentimens aussi dangereux.... Un homme comme M. Colin... cinquante ans!

MADAME LEFRANC.

Des cheveux blans!

LEFRANC.

Je ne le croyais pas capable de séduire, celui-là.

DELORME (*en dehors*).

Ils y sont, dites-vous? C'est bien, c'est bien.

MADAME LEFRANC.

Voilà notre ami le docteur Delorme : que dira-t-il, lui qui nous a présenté Clairville?

LEFRANC.

Et qui nous a répondu du maître de musique.

MADAME LEFRANC.

Ce sont toujours les honnêtes gens qui sont dupes.

## SCÈNE VIII.

### LES MÊMES, DELORME.

DELORME (*gaiement*).

Eh! bonjour Lefranc, bonjour ma chère amie... Je n'ai pas voulu sortir sans savoir comment vous aviez passé la nuit.... Et la chère enfant, comment va-t-elle ce matin? Elle avait un peu de migraine hier au soir quand je vous ai quittés; mais ce n'est pas étonnant, une jeune fille qui va se marier, ça lui donne à réfléchir...

LEFRANC (*tristement*).

Je te remercie pour elle, mon cher Delorme.

MADAME LEFRANC.

Ce matin, elle ne s'en est pas ressentie.

DELORME (*gaiement*).

Tant mieux, tant mieux! c'est le moment de se bien porter : à quand la noce, mes amis, à quand la noce?

LEFRANC (*froidement*).

Le jour n'est pas encore fixé.

MADAME LEFRANC.

Nous avons le temps.

DELORME (*étonné*).

Mais qu'avez-vous donc tous les deux : je vous trouve l'air singulier.

Air : *Du cabaret.*

Je suis votre ami pour la vie  
Et votre médecin aussi,  
Dites-moi pourquoi, je vous prie,  
La froideur que je trouve ici ?  
D'un devoir bien doux je m'acquitte.  
Vous savez que chaque matin  
C'est l'ami qui vous rend visite,  
N'ayez pas peur du médecin.

LEFRANC (*lui prenant la main*).

Non, non.

DELORME.

A la bonne heure, vous savez que c'est de fondation, vous avez tous les jours ma première visite, et les visites de l'amitié ne se comptent ni ne se paient : j'ai une clientèle superbe pourtant.

Air : *Ah ! comme on est dégénéré.*

Aux courses je ne puis suffire ;  
Les malades pleuvent chez moi ;  
Hier vingt se sont fait inscrire,  
J'ai la vogue comme tu voi ;  
De purgatifs, de moxa, de ventouse  
Beaucoup d'entre eux furent privés ;  
Sur vingt je n'en ai vu que douze,

(*riant.*) C'est peut-être huit de sauvés. (*bis.*)

Je ne dis cela qu'à toi, entends-tu... et comme tu te portes bien, il n'y a pas de danger... Mais ris donc, ris donc.

LEFRANC.

Mon ami nous sommes un peu tristes.

MADAME LEFRANC.

Oui, nous avons quelques contrariétés.

DELORME.

Que ne le disiez-vous tout de suite : je ris avec mes amis quand ils sont gais : mais quand ils ont des peines, je les partage et je les guéris si je peux.

MADAME LEFRANC,

Nous connaissons votre bon cœur.

LEFRANC.

Tiens, mon cher Delorme, nous sommes amis depuis trop long-temps pour te cacher quelque chose ; tes intentions ont été pures, mais on t'a trompé sur le compte du gendre que tu as voulu me donner.

DELORME (*surpris.*)

Explique-toi.

MADAME LEFRANC.

Clairville n'est pas l'homme qui convient à notre fille, et ce mariage ne se fera pas.

DELORME (*avec chaleur.*)

Clairville.. je le connais d'enfance, et je répons de lui comme de moi.

MADAME LEFRANC.

Comme vous répondiez du maître de musique, de votre monsieur Colin, que nous allons congédier dès aujourd'hui.

DELORME.

Monsieur Colin !

MADAME LEFRANC.

C'est un mauvais sujet.

DELORME.

Un mauvais sujet... il s'y prend un peu tard, c'est un *diletante* qui, pour tout ce qui n'est pas musique, est bien l'homme le plus froid, le plus tranquille; je ne crois pas que sa jeunesse ait été orageuse.

LEFRANC.

Doutes-tu de ce que nous avançons? lis et juge. (*Il lui remet la Biographie.*)

DELORME.

Ah! allons donc, nous y voilà, les petites Biographies à 50 centimes.

MADAME LEFRANC, (*lui remettant la sienne.*)

Vous allez voir ce qu'on dit de votre protégé... de cet homme si froid, si tranquille.

DELORME.

Ce sont ces méchants petits volumes qui vous tourmentent?

LEFRANC.

J'espère que ce sont des preuves.

DELORME.

Quoi! des brochures sans nom d'auteurs vont vous faire rompre un mariage qui vous convenait! vous faire renvoyer un artiste honnête que l'on aura peut-être calomnié sous le voile de l'anonyme! Ah! mes amis, mes bons amis, je vous croyais plus de raison.

LEFRANC.

Écoute Delorme, c'est écrit... c'est imprimé.

DELORME.

Est-ce qu'on n'imprime pas tout aujourd'hui?

LEFRANC.

Oui: mais quand on nomme les personnes, qu'on cite les faits.

DELORME.

Honnêtes gens que vous êtes!

LEFRANC.

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*  
Pardonne à ma simplicité ;  
Mais ce qu'ici tu viens de lire ,  
Si ce n'était la vérité ,  
Crois-tu qu'on eût osé l'écrire ?

DELORME.

Avec impudeur les méchants  
Blessent et font couler des larmes,  
Certains que les honnêtes gens  
N'emploieront pas les mêmes armes. (*bis.*)

LEFRANC.

Écoute , j'aime mieux rompre ce mariage que de me repentir de l'avoir conclu.

DELORME.

(*à part.*) Voilà pourtant le mal que peuvent faire ces malheureux écrits. (*haut.*) Lefranc , promets-moi de ne pas rompre avant la fin de la journée ; donne-moi le temps de prendre quelques informations.

LEFRANC.

Mon ami , pour écrire ces choses-là , il faut être bien sûr de ce qu'on avance.

DELORME.

AIR : *Je te laisse mon Taconnet.*  
Ne faites rien jusqu'à ce soir,  
C'est un ami qui vous en prie.  
Le sage dit que dans la vie  
Il ne faut pas voir tout en noir.  
Dans tous les rangs  
Depuis long-temps  
Atteints d'une plume ennemie,  
Hélas ! combien  
De gens de bien  
Ont souffert de la calomnie. (*bis.*)

*Ensemble.*

Ne faites rien , etc.  
Ne faisons rien , etc."

## SCÈNE IX.

DELORME (*seul.*)

Ces bonnes gens les voilà tourmentés, malheureux, avec tout cela c'est que la calomnie fait des progrès effrayans ; elle marche , comme dit Bazile... Patience, les magistrats veillent.

AIR: *Ce magistrat irréprochable.*

Thémis possède dans son temple  
Des juges l'appui du barreau,  
Et qui suivent le noble exemple  
Des Lamoignon, des Daguesseau. (*bis.*)  
Ils protégeront l'innocence,  
Ils défendront la probité.  
C'est en enchaînant la licence  
Qu'on sauvera la liberté. (*bis.*)

## SCÈNE X.

DELORME, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE (*à courant*).

Ah! mon ami, je vous trouve à propos, j'allais monter chez vous.

DELORME.

Je sais tout, mon ami, et nous allons agir.

CLAIRVILLE.

Un homme aussi respectable! une femme aussi vertueuse...

DELORME.

Que veux-tu dire?

CLAIRVILLE.

J'ai peine à contenir mon indignation. Attaquer des personnes aussi recommandables que M. et madame Lefranc!...

DELORME.

(*à part*). Ah! il ne sait pas qu'il figuré lui-même dans une petite Biographie. (*haut.*) Est-ce qu'on oserait attaquer leur réputation?

CLAIRVILLE (*avec feu*).

Vous me voyez outré; quel tort cela peut leur faire... une fille à marier... un établissement aussi considérable que le leur.... cinquante ouvriers à payer tous les jours... des relations avec l'étranger...

DELORME.

Eh bien?

CLAIRVILLE (*lui donnant deux Biographies*).

Voyez ces deux brochures.

DELORME.

Toujours sans nom d'auteurs. (*Il lit.*) Biographie des Négocians... monsieur Lefranc... hum... hum.... (*Il ferme le*



*livre.) Cela fait pitié. (ouvrant l'autre.)* Biographie des dames..  
et des femmes aussi...

AIR : *Patrie , honneur. (de la Somnambule.)*

Quoi ! mon ami , quoi ! c'est chez des Français,  
Dans le pays de la galanterie,  
Que sur un sexe aimable et plein d'attraits  
On verse ainsi la basse calomnie.  
Ah ! se peut-il que l'on cherche à flétrir } *bis.*  
Ce que l'on doit respecter et chérir. }

Mais quels sont donc ces gens qui de nos jours  
Font un trafic de la satire amère,  
Donnent prétexte à d'infâmes discours.  
N'ont-ils donc pas une épouse , une mère ?  
Ah ! se peut-il que l'on cherche à flétrir } *bis.*  
Ce que l'on doit respecter et chérir. }

CLAIRVILLE.

Vous pensez bien , mon ami , que je ne crois pas un mot de  
ce que ces livres contiennent ; que j'aime , que j'honore toujours  
les parens de ma Céleste ; mais je crains que les miens quand  
ils apprendront... Encore s'ils se nommaient en attaquant.

AIR : *De Julie.*

Chaque jour voit grossir leur nombre,  
Et pour mieux nous porter des coups ;  
Ils ne nous frappent que dans l'ombre ;  
Jamais leurs noms n'arrivent jusqu'à nous.

DELORME.

Mais c'est à tort , mon cher , que tu te fâches ,  
Sur leurs pamphlets je vois leurs noms inscrits,  
En ne signant pas leurs écrits  
Ils signent tous qu'ils sont des lâches. (*bis.*)

CLAIRVILLE.

Tâchons que ma chère Céleste ignore... Elle aime tant ses  
parens !

DELORME.

Allons , mon ami , calme-toi...

CLAIRVILLE.

Me calmer , je suis hors de moi !... Comment y a-t-il des  
gens qui puissent faire un pareil métier !

AIR du vaudeville de la robe et les bottes.

Ah ! mon ami , les gens honnêtes  
Devraient tous se coaliser ,

En conservant des arêtes toujours prêtes,  
Les poursuivre et les écraser.

DELORME.

D'un avocat je reconnais l'emphase,  
Mais quoiqu'ils soient en tous lieux sur nos pas,  
Comment veux-tu, mon cher, que l'on écrase  
Des malheureux que l'on n'aperçoit pas. (bis.)

CLAIRVILLE.

Céleste va venir ici ; soyez assez bon pour nous laisser ensemble, j'ai besoin de la voir, de lui parler... de l'assurer que si je ne l'épouse pas, je ne serai jamais à une autre. (Il va s'asseoir.)

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS CLAUDE (avec un balai, un plumbeau, etc.)

DELORME.

Ah ! c'est toi ; Claude, j'allais t'appeler...

CLAUDE.

Et moi monsieur, j'allais venir pour vous parler ; je voudrais vous consulter.

DELORME.

Est-ce que tu es malade ?

CLAUDE.

Malade, non pas précisément ; je mange toujours autant et même plus quelquefois ; je bois aussi avec beaucoup de facilité, mais je ressens un je ne sais quoi dans la tête qui n'est pas naturel ? tenez dans toute cette partie là. (Il tâte son front.)

DELORME.

Ce pauvre Claude ; si tu manges et si tu bois bien, ça peut devenir dangereux....

CLAUDE.

En vérité.

DELORME.

Pour arrêter les progrès du mal, viens chez moi dans un quart d'heure, tu pourras m'aider à faire une bonne action, et ce soir tu n'auras plus ton mal de tête. Adieu, mon garçon. (Il sort avec Clairville.)

## SCÈNE XII.

CLAUDE (*seul.*)

V'là un docteur fameux! un autre m'aurait dit, il faut vous mettre les sangsues, les pieds à l'eau, ou prendre une pinte de tisanne de chicorée à jeun; celui-ci c'est autre chose, viens m'aider à faire une bonne action qu'il me dit, dit-il, et tu n'auras plus ton mal de tête. Et M. Clairville qui écoutait ça sans rien dire... L'pauvre jeune homme! Qu'est-ce qu'aurait dit ça c'matin, qu'une famille si bien unie, et un gendre qui promettait d'être si bon, ne voudraient plus s'voir à l'heure du dîner... Je voudrais bien connaître celui qui a brouillé les cartes... J'entendais il n'y a qu'un instant, monsieur qui répétait à madame: Je vous dis qu'il joue à la roulette, et je ne veux pas de joueur dans ma famille. Il paraît qu'on aura appris qu'il allait dans des vilaines maisons; c'est un grand défaut... Ah! si j'étais à son service, comme je lui dirais...,

AIR d'*Aristippe.*

Jouez monsieur, jouez la demi-tasse,  
Le petit verre de liqueur.

Jouez même jusqu'à la glace,  
Mais conservez la paix du cœur. (*bis.*)

Ah! suivez les conseils de Claude  
Sur un tapis n' risquez plus votre bien,  
Je n'ai jamais joué qu'à la main chaude;  
On frappe fort, mais on ne risque rien. (*bis.*)

Mais v'là madame, et mam'zelle Céleste.

## SCÈNE XIII.

CLAUDE, MADAME LEFRANC, CÉLESTE.

MADAME LEFRANC.

Laissez-nous, Claude.

CLAUDE.

Je m'en vas, madame. (*à part.*) Allons rejoindre monsieur le docteur.

MADAME LEFRANC (*avec bonté.*)

Ne te désoles pas ma chère Céleste.

CÉLESTE.

Quand j'allais être heureuse en épousant Clairville, quand toutes mes bonnes amies enviaient déjà mon bonheur.

MADAME LEFRANC.

Allons allons; un peu plus de calme... Montres-toi raisonnable.

CÉLESTE.

Qui peut rendre mon père aussi rigoureux ?

MADAME LEFRANC.

On te dira cela plus tard.

CÉLESTE.

Pourquoi vouloir me cacher ?

MADAME LEFRANC.

Si cela est nécessaire.

CÉLESTE.

Mais, ma mère !

MADAME LEFRANC (*sévèrement*).

Mais, ma fille !... En vérité, mademoiselle, je ne vous reconnais plus.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HONORINE, COLIN.

HONORINE.

Madame, voici M. Colin, le maître de musique de mademoiselle.

MADAME LEFRANC.

(*à part.*) Encore un qui va recevoir son congé.

COLIN (*portant un rouleau de musique*),

Mesdames, j'ai l'honneur de vous saluer.

AIR : *Tôt, tôt, tôt.*

Demandez,  
Commandez,  
En tous temps  
Je me rends  
De bonne heure  
A votre demeure,  
En *ut*, en *sol*, en *fa*,  
En *ré*, tout comme en *la*,  
Pour la musique je suis là.  
J'apporte du nouveau,  
C'est un brillant rondeau

Que chante en vrai bijou  
Marguerite d'Anjou!

*Reprise.*

Demandez,  
Commandez, etc.

Mesdames, je vous réitère mes très humbles respects.

CÉLESTE.

Bonjour, M. Colin.

COLIN.

N'étiez-vous pas hier aux Bouffes avec M. Lefranc, aux secondes de face..... J'ai cru vous apercevoir. Dieux ! quelle représentation ! la première flûte m'avait fait entrer dans l'orchestre des musiciens, et l'on donnait *Othello*. Quelles oreilles il faut avoir pour comprendre cette musique-là ! Trois *dilettanti* du balcon se sont trouvés mal.

CÉLESTE.

Madame Pasta devait être...

COLIN.

Admirable ! sublime ! extraordinaire comme à l'ordinaire. La scène du poignard m'a enlevé de dessus mon tabouret.... Que voulez-vous, j'aime les émotions fortes.

MADAME LEFRANC (*à part*).

Puisqu'il aime les émotions fortes, je ne risque rien de lui annoncer notre détermination.

COLIN.

Mademoiselle, si vous le voulez, nous allons nous mettre à votre piano.

MADAME LEFRANC.

C'est inutile, M. Colin, ma fille ne prendra plus de leçon.

COLIN.

Y pensez-vous, madame ? une de mes plus brillantes écolières.

MADAME LEFRANC.

Nous allons passer trois mois à la campagne.

COLIN.

Tout près de Paris sans doute, je vous y suivrai, madame. Il y a maintenant des accélérées sur toutes les routes et en moins d'une heure

MADAME LEFRANC.

Je vous le répète, Céleste ne peut plus suivre vos leçons, donnez-moi vos cachets, que je sache ce que l'on vous doit.

COLIN.

Oserais-je vous demander madame si s'est de moi personnellement que vous avez à vous plaindre.

MADAME LEFRANC.

Mon mari doit avoir une explication avec vous.

COLIN,

Voilà six cachets. (*à part.*) Perdre une écolière comme celle-là qui possède un doigté superbe, et qui devait faire pâlir le Conservatoire en masse. (*haut.*) Vous me regretterez, madame, sans amour-propre vous me regretterez. Je ne suis pas un professeur comme un autre.

MADAME LEFRANC.

C'est peut-être cela qui nous oblige à vous prier de ne plus revenir.

COLIN.

Ah! c'est trop fort! Eh bien! madame, je vais trouver M. Lefranc. Je veux avoir un entretien avec lui.. Il me dira les propos qu'on a pu tenir sur mon compte... J'exerce depuis vingt-cinq ans et j'ai toujours marché tête levée.

AIR : *Chaque soir au boulevard du Temple.*

Je le vois, quelque misérable  
Vous aura mal parlé de moi.  
Ah ! madame, il est bien coupable,  
Puisqu'il va causer mon renvoi.  
Si son venin doit me poursuivre,  
En vieux favori d'Erato,  
La musique me faisait vivre,  
J'irai mourir sur mon piano. (3 fois.)

*Il sort.*

MADAME LEFRANC.

Je rentrè chez moi, Céleste vous allez me suivre.

CÉLESTE.

Mais ma mère, ce pauvre Clairville.

MADAME LEFRANC (*lui donnant une Biographie*).

Jetez les yeux là-dessus, et voyez ce que vous devez en penser.

SCÈNE XV.

CÉLESTE (*seule*).

En vérité, je ne comprends rien à tout ce qui se passe chez nous aujourd'hui. On éconduit Clairville.... On renvoie mon maître de musique.... Voyons donc ce que dit ce petit volume.

(*Elle lit*).

SCÈNE XVI.

CÉLESTE, CLAIRVILLE, HONORINE,

HONORINE.

Je vous dis, monsieur, que mademoiselle a bien besoin de votre visite, depuis quelques instans nous sommes d'une tristesse.

CÉLESTE (*sans les voir*).

Quelle méchanceté ! Ah ! je n'en crois pas un mot.... Clairville !... cachons bien cela.

CLAIRVILLE.

Je reviens, ma chère Céleste... Mais que vois-je ! vos traits sont altérés ! Vous avez quelque chagrin !

CÉLESTE.

Oui.

AIR : *Ce que j'éprouve.*

Peut-on d'un œil indifférent  
Voir accuser les gens qu'on aime.  
Non, j'éprouve une peine extrême,  
Je viens de lire en ce moment  
Quelque chose de bien méchant.  
Celui qui fit cette brochure,  
Avec tant de fiel et d'aigreur,  
Serait fâché d'en être auteur,  
S'il se doutait de la blessure  
Qu'il a faite à mon pauvre cœur.

CLAIRVILLE (*à part*).

Elle a vu ce qu'on a écrit sur ses parens. (*haut*) Mais moi, chère Céleste, vous ne pouvez pas croire ?...

CÉLESTE.

Oh ! non sans doute !

CLAIRVILLE.

Eh bien ! que peuvent vous faire ces attaques ridicules ?

CÉLESTE.

Elles ont droit de m'affliger.

CLAIRVILLE.

Croyez-vous que ceux à qui elles s'adressent en soient instruits.

CÉLESTE (*à part*).

Il ignore donc ce qu'on dit de lui ?

CLAIRVILLE.

Vous ne répondez pas, ma chère Céleste.

CÉLESTE.

Mon ami, ce n'est pas moi, se sont mes parens...

CLAIRVILLE.

Oui, je sais qu'on les attaque : mais soyez tranquille : ils ont trouvé un défenseur.

CÉLESTE.

Que dites-vous ?

## SCÈNE XVII.

### LES MÊMES, DELORME.

DELORME.

Je suis enchanté de vous trouver ensemble... Honorine, dis à ton maître et à ta maîtresse que je les attends ici, dépêche-toi.

HONORINE.

Vous avez de bonnes nouvelles à leur annoncer, j'y cours.  
(*Elle sort.*)

DELORME.

Eh bien ! mon ami, dans un moment nous serons tous contens, je viens de chez l'auteur du petit livre. (*Il tire une lettre de sa poche*). Tiens, lis.

CLAIRVILLE (*avec empressement*).

C'est une lettre de rétractation... Eh bien ! docteur, je viens de m'en faire donner deux pareilles.



DELORME.

Parbleu, je le sais bien, le bureau des lettres de rétractations est ouvert pour tout le monde. En regardant ce que tiennent à la main tous ceux qui viennent demander justice, on se croirait au bureau des cannes... Mais lis, je t'en conjure.

CLAIRVILLE (*lisant*).

« Monsieur, je suis confus de ce qui arrive, je dois vous avouer que c'est d'après de faux renseignements pris sur votre compte que j'ai écrit l'article qui est l'objet de votre réclamation : J'étais-t-allé hier... J'étais-t-allé... »

DELORME (*riant*).

Cela te surprend.

CLAIRVILLE.

AIR : *On tambourine.*

J'étais allé, quoi par un T ?  
Grand Dieu ! quelle ignorance.

DELORME.

Pourquoi cette rigidité

CLAIRVILLE.

Mais c'est de l'impudence.

DELORME.

Poursuis ne lis pas à demi.  
Un pareil Biographe  
N'est pas obligé mon ami  
De savoir l'orthographe.

CLAIRVILLE.

Ma foi je suis désarmé.

CÉLESTE.

Je ne suis pas curieuse, mais j'espère que vous allez me mettre au fait.

HONORINE (*entrant*).

Voilà monsieur et madame.

## SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, M. ET MADAME LEFRANC.

LEFRANC.

Ah c'est toi Delorme... Et vous aussi M. Clairville.

DELORME.

Des sièges Honorine.

MADAME LEFRANC.

Que voulez-vous faire docteur ?

DELORME.

Placez-vous là, vous allez le savoir.

LEFRANC.

Mais....

DELORME.

Asseyez-vous, vous dis-je.... par ordonnance du médecin.

MADAME LEFRANC.

Il faut obéir. (*Ils se placent en cercle.*) A nous voir ainsi, ne dirait-on pas une assemblée de famille.

LEFRANC.

Où veux-tu en venir ?

DELORME.

Mes bons amis, vous êtes tous blessés.

TOUS.

Blessés !

DELORME.

Oui, blessés, et je veux vous guérir. Je suis votre médecin et votre ami ; c'est comme ami que j'entreprends la cure !

LEFRANC.

Explique-toi donc ?

DELORME.

Tu hésites toujours à donner ta fille à Clairville ?

CLAIRVILLE.

Quoi ! monsieur...

DELORME.

Un moment.

LEFRANC.

D'après ce que j'ai lu...

DELORME.

Oui, et puis comme tu disais tantôt : « Quand on écrit des choses semblables, il faut être bien sûr... » Holà ! Claude, apporte-moi le paquet de pilules.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, CLAUDE (*apportant plusieurs biographies*).

CLAUDE.

Monsieur et madame, voilà ce qu'on m'a dit de vous remettre. (*Il remet un volume à Madame Lefranc, un autre à M. Lefranc et un troisième à Clairville.*) Tenez, monsieur le docteur, il y en a un aussi à votre adresse.

LE DOCTEUR (*le prenant*).

Fort bien j'ai aussi mon paquet.

MADAME LEFRANC.

Que vois-je? Biographie des dames de la ville.

LEFRANC.

Biographie des négocians.

CLAIRVILLE.

Biographie des avocats.

DELORME.

Biographie des médecins, c'est délicieux.... Nous avons chacun la nôtre....

MADAME LEFRANC.

Voyez page 34.

LEFRANC.

Voyez page 62.

CLAIRVILLE.

Voyez page 53.

DELORME.

Et moi mon article est à la page 47.

MADAME LEFRANC (*après avoir lu*).

Quelle horreur!

LEFRANC, (*de même*).

C'est infâme.

AIR : *De Molière à Lyon.*

En honnête homme je gémis  
De voir ces livres condamnables.

DELORME.

Mais ceux qui les font, mes amis,  
Seraient-ils donc les seuls coupables?

Puisqu'on les prodigue à foison ;  
Réponds : à qui doit-on s'en prendre  
Si ces écrits sont du poison ?  
Les imprimer c'est le répandre.

CLAIRVILLE.

Ah ! mon ami , je vous devine maintenant.

DELORME.

Eh bien ! mon cher Lefranc , tu vois que les avocats ne sont pas les seuls attaqués dans ce torrent de petits volumes.

LEFRANC.

Si tu disais des libelles.

DELORME.

Ce mot me coûtait à prononcer ; mais il est juste : et tandis que tu déplorais les prétendues erreurs d'un jeune soutien du barreau français , Clairville , mon bon ami Clairville se rendait chez l'auteur des pamphlets où vous vous trouvez attaqués pour obtenir ces deux rétractations. (*Il donne deux lettres.*)

LEFRANC.

Est-il possible ! ah ! mon ami... que je vous avais mal jugé... mais comment un homme de lettres peut-il s'abaisser au point....

DELORME.

Ce n'est point un homme de lettres.

AIR : *Abonnés de l'Opéra-Comique.*

Il faut bien que tu t'en pénétres ;  
Qu'en bravant tous leurs quolibets ,  
Le véritable homme de lettres  
Dédaigne ces honteux pamphlets ;  
En méprisant de pareilles injures ,  
Apprends , mon cher , sans en être froissé ,  
Que l'auteur de tant d'impostures  
Est le laquais que vous avez chassé.

HONORINE.

Comment ! c'est M. Saint-Jean ? Je croyais qu'il n'écrivait que des billets doux. Ah ! par exemple je ne l'aime plus.

CLAUDE.

Mam'zelle , si vous voulez m'épouser je ne sais pas encore écrire.

UN DOMESTIQUE.

Madame , voilà M. Colin. Je lui ai dit qu'il était consigné : mais il demande à vous voir.

LEFRANC.

Ah ! ce pauvre Colin ! dis-lui d'entrer bien vite.

LE DOMESTIQUE.

Entrez, entrez, M. Colin.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, M. COLIN.

LEFRANC.

Mon cher Colin, je sais ce que vous allez me dire pour votre justification ; mais je dois avant tout vous apprendre que vous êtes réintégré dans votre place de professeur de ma fille.

COLIN.

Ah ! monsieur, que d'obligations ?

CLAUDE.

Dites donc, monsieur le docteur, a-t-on fait la biographie des frotteurs ?

DELORME.

Pas encore ; mais cela viendra.

CLAUDE.

Qu'ils y prennent garde ; c'est que je les froterais joliment moi. Ah dame ! c'est que je n'aime pas les anonymes.

## VAUDEVILLE.

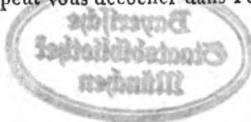
COLIN.

AIR : *Vaudeville d'une heure de folie.*

Chaque jour par quelques beaux traits  
Notre ame est doucement émue,  
Et la plupart de ces bienfaits  
Viennent d'une source inconnue ;  
Lorsqu'on tend la main au malheur,  
Lorsqu'on soulage une victime,  
Mes amis c'est avec honneur  
Que l'on peut garder l'anonyme.

LEFRANC.

Voyez cet écrivain mort-né,  
A l'air sinistre, au regard sombre ;  
Craignez le trait empoisonné  
Qu'il peut vous décocher dans l'ombre ;



Il vous atteindra tôt ou tard,  
Car lorsqu'il guette une victime,  
N'osant se servir du poignard,  
Il lance un pamphlet anonyme.

HONORINE.

Dernièrement un grand garçon  
M' tourmentait d'un' manière pressante,  
Mais il n' voulait pas m' dir' son nom,  
Et la d'ssus jamais je n' plaisante;  
Je lui décoche un bon soufflet;  
Il me demande à quoi ça rime;  
J' lui répons: voilà ce qu'on fait  
A ceux qui gardent l'anonyme.

DELORME.

On peut écrire en tous pays,  
Lettres de blâme ou de louange;  
Ecrivons des lettres d'avis,  
Rarement des lettres de change;  
Lettres d'amour, fort bien encor:  
Ces lettres là sont légitimes,  
Mais pour n'avoir aucun remord,  
Jamais de lettres anonymes.

CLAUDE.

Hier la sag' femme d'à côté,  
Voulut ben m' prendr' pour son compère;  
A la municipalité  
L'employé m' dit d'un ton sévère:  
V'là l'enfant; comment c' que vous l' nomm'rez?  
Moi j' lui répons j' viens pour la frime;  
Arrangez ça comm' vous voudrez:  
Le papa garde l'anonyme.

CÉLESTE (au public).

Quand nous attaquons aujourd'hui  
Une dangereuse manie,  
Momus vous dira que chez lui  
On peut bien traiter la folie.  
Si nous plaisons aux spectateurs  
Avec un but si légitime,  
Soyez bien sûrs que nos auteurs  
Ne garderont pas l'anonyme.

FIN.

